**La fabrication du consensus :**

**la pensée dominante, pensée des dominants**

Paul Nizan*, Les Chiens de garde*, Agone, 1998

Serge Halimi, *Les nouveaux chiens de garde*, Raison d’agir, 2005

«En 1932, pour dénoncer le philosophe qui entendait dissimuler sa participation à « l’actualité impure de son temps » sous un amas de grands concepts, Paul Nizan écrivit un petit essai, *Les Chiens de garde*. De nos jours, les simulateurs disposent d’une maquilleuse et d’un micro plus souvent que d’une chaire. Metteurs en scène des réalités sociales et politiques, intérieures et extérieures, ils les déforment tout à tour. Ils servent les intérêts des maîtres du monde. Ils sont les nouveaux chiens de garde. »

Nizan, *Les Chiens de garde* = critique du système universitaire et de l’idéalisme bourgeois. Halimi*, Les Nouveaux chiens de garde* = critique du système médiatique. Mêmes lignes de forces ; déplacement du champ de bataille et modification de la figure du chien de garde.

* Point central : le maintien de l’ordre établi, et de l’inégalité qui lui est inhérente, par la construction d’une idéologie dominante qui donne la pensée des possédants et des puissants comme pensée unique et nécessaire, et impose les intérêt d’une classe à l’ensemble de la société et, par suite, une vision du monde et un être-au-monde tout entier déterminé par ces mêmes intérêts. Restriction du champ même du pensable, incorporation dans les structures mentales d’une interprétation du monde qui tend à vider la pensée de sa substance critique pour l’asservir au maintien de l’ordre et du système.

\*

**I.**

**Actualité de la critique nizanienne :**

 **l’urgence du refus**

 « Nous serons temporels jusqu’aux os. »

 C’est là le mot d’ordre auquel obéit toute la pensée de Nizan, et par conséquent sa philosophie est radicalement ancrée dans l’actualité. Convaincu que la pensée est et doit être un acte et n’a de sens que par la pratique et en pratique, Nizan refuse toute forme de théorie, de généralisation, d’abstraction, et à ce titre il pense toujours en situation, de façon intrinsèquement immanente à l’actualité temporelle, socio-historique, économique, intersubjective même. La pensée de Nizan est absolument actuelle, en ce qu’elle est surdéterminée par l’événement et le contexte temporel, mais aussi au sens où elle est toujours en acte, voire un acte – acte critique et politique. Par conséquent, le propos de Nizan semble à première vue menacé de péremption : le temps où l’idéalisme enseigné en Sorbonne était politiquement déterminant semble bien révolu, le rapport manichéen bourgeoisie/prolétariat semble également nettement remis en cause par l’émergence d’une classe de cadres déclinée sur un large éventail social…

Et pourtant. Pourtant la critique nizanienne semble plus que jamais d’actualité, en ce que précisément elle est toujours actuelle. Et c’est ce que s’emploie à souligner la préface d’Halimi à la réédition des Cdg : d’abord, nos chiens de garde ne sont plus les mêmes, ou plutôt ce sont les mêmes mais ils ne sont plus attachés au même endroit – et même : ils n’ont jamais été aussi attachés, et donc n’ont probablement jamais aussi bien gardé (cf les relations argent/médias dans les Ncdg) ; ensuite, outre le caractère transposable de la figure du chien de garde et des relations de pouvoir entre pensée dominante et système, la critique de Nizan rappelle, de par son caractère polémique et de par les lignes de forces et de tensions qu’elle met en lumière, l’urgence du refus et de la déconstruction de la mythologie qui naturalise une idéologie dominante – et à sa suite, une idéologie de domination – pour faire de l’arbitraire imposé un illusoire consensus :

« Nos chiens de garde ne nous viennent pas de l’université. Certains ont lu Kant et parlent de philosophie, mais pour servir de bouffons cultivés aux dîners de la bourgeoisie. Ils aimeraient être Zola, mais pour accuser les victimes, ou Malraux, pour installer le désespoir. Ils n’ont jamais risqué la prison ou combattu en Espagne, jamais consenti d’autres sacrifice que celui de leur présence à une réception pour participer à un plateau télé. Quant à leur œuvre, elle s’autodétruit un quart de seconde après le tir de mortier médiatique qu’ajustent leurs obligés. Toutefois, les artilleurs de la pensée courbée jamais ne s’interrompent : sitôt mis au rebus, un produit docile remplace un autre produit docile. Et à la fin, une telle somme d’insignifiance pèse ; l’absence de légitimité universitaire ou scientifique de nos actuels chiens de garde n’entame plus leur pouvoir de nuisance. Ecoutons Nizan : « Il se pourrait que toute cette production d‘idées n’eût aucun poids, ne tirât pas à conséquence, que si elle n’aide personne à vivre, elle n’empêchât non plus personne de vivre. Mais il n’en est rien. » Surtout quand le réseau des renégats a table ouverte au cœur de l’Etat. »

« Qu’eût-il écrit sur nos intellectuels sans œuvres, ceux qui, jouant aux philosophes, se sont installés dans le champ médiatique pour monnayer le crédit consenti à l’intelligence, raffermir la puissance des puissants et éterniser l’ordre des choses ? Pour le moment la marche du monde demeure conforme à leurs vœux : la politique économique maintient le cap pris il y a 20 ans, la loi du marché s’étend, la pauvreté la suit. Et garantissant le tout, la communication engourdit l’intelligence. Mais, demain, que restera-t-il de cette pédagogie de la soumission si s’approfondit la crise d’une mondialisation qui prétendit mettre un terme à toutes les crises et à l’histoire même ? »

* Même logique, donc, mais autre horizon = là où les chiens de garde de Nizan avait une chaire en Sorbonne, les chiens de garde actuels ont un fauteuil à l’antenne ; là où Nizan attendait le Grand Soir et fissurait le mur de neutralité derrière lequel se cachaient les intellectuels, les masques sont tombés et les chiens de garde actuels prennent ouvertement position pour le pouvoir en place – tout en revendiquant une radicale indépendance.

Nizan écrivait à la fin des Cdg :

« Quand l’heure sera venue de désespérer de l’antique raison, la philosophie renoncera sans doute à ses promesses démocratiques, à ces tâches de direction, de dévouement qu’elle prétendit assigner. (…) Alors, pour la première fois, la philosophie bourgeoise reprendra contact avec l’univers des combats, avec les destins terrestres. A cette heure encore se multiplieront les sagesses déjà annoncées par plusieurs signes : des penseurs inventeront pour les bourgeois inquiets qui ne seront pas sur la ligne de bataille des sagesses de la vie intérieure. Les justifications céderont le pas aux refuges et aux fuites. Les bourgeois ne tromperont plus. »

Tout semble indiquer que nous en sommes là. Simplement, là où Nizan attendait que ce point de non-retour remette, via le conflit, la pensée en contact avec la réalité, il semblerait plutôt que la réalité soit désertée par la pensée. D’où la modification de la figure du chien de garde, qui lorsqu’il est encore philosophe ne se contente plus de philosopher contre les hommes, ainsi que le disait Nizan, mais cesse de philosopher, maître à agir et non à penser comme le disait Bourdieu, épouvantail médiatique en somme. Cf BHL. Le dernier chapitre des Cdg, « Défense de l’homme » n’a pas de répondant dans le livre d’Halimi, et pour cause. Portée par la mystique révolutionnaire et l’attente d’une révolution nécessaire dans une perspective radicalement marxienne, la pensée de Nizan croit à la victoire (« Nous devons aujourd’hui savoir qu’il n’est pas de tâche trop basse si de loin seulement elle est capable d’apporter un atome d’espoir à la victoire qui viendra. Aucune dénonciation n’est inutile : tout est à dénoncer. Ayons cette patience des tâches humiliantes. Elles mériteront un juste oubli le jour où sera pris le pouvoir pour lequel se sera déroulée la lutte. »).

Dès lors, ce que montre la préface d’Halimi, et son livre, c’est que penser l’actualité avec Nizan, et l’actualité de la critique nizanienne, c’est réaffirmer qu’il ne s’agit pas pour autant de se résigner :

« Car nous continuons à vouloir un autre monde. L’entreprise nous dépasse ? Notre insuffisance épuise notre persévérance ? Souvenons-nous alors de ce passage par lequel Sartre a résumé l’appel aux armes de son vieux camarade : « II peut dire aux uns : vous mourez de modestie, osez désirer, soyez insatiables, ne rougissez pas de vouloir la lune : il nous la faut. Et aux autres : dirigez votre rage contre ceux qui l’ont provoquée, n’essayez pas d’échapper à votre mal, cherchez ses causes et cassez-les. »

* On voit alors qu’il s’agit précisément d’essayer de dégager les causes du consensus imposé et de l’illusion de naturalité qui lui est inhérente, pour casser ces mécanismes et ébranler l’idéologie dominante en tant qu’elle est un instrument de domination et de pouvoir illégitime.

Dès lors, notre problème se recompose autour de deux paradoxes qui convergent vers le concept (impossible à conceptualiser) de situation et à sa suite vers l’irréductibilité du parti pris :
- le dogme de l’indépendance et du désintéressement vs. les jeux d’intérêt et les rapports de pouvoir
- le dogme de la vérité, de la naturalité et de l’universalité vs. l’idéologie d’une minorité dominante imposée à la majorité dominée, idéologie qui est toujours une idéologie et une idéologie fabriquée, construite

\*

**II.**

**L’être-situé, les jeux d’intérêts et la marchandisation :**

**le retournement du paradigme critique et du contre-pouvoir**

* Une dialectique de l’intérêt au désintéressement et au désintérêt, polarisée par le concept de situation – jamais formalisé ni chez Nizan, ni chez Halimi, du fait précisément des réquisits de cohérence d’une pensée toujours déjà située.
* **La pensée dominante : une idéologie de l’intérêt qui universalise le avoir-intérêt-à des dominants en un être-intéressant-pour (s.e. pour tous, évidemment)**

Partir de l’équivocité de l’intérêt : ce à quoi on a un intérêt (question de la valeur et du profit, matériel ou symbolique), mais aussi ce qui nous intéresse, ce qui nous est donné comme intéressant. On a intérêt à quelque chose, mais quelque chose suscite notre intérêt, nous apparaît comme intéressant > entre ces deux logiques, espace politique et idéologique déterminant. Hypothèse de l’instrumentalisation de l’intérêt comme ressort principal de l’imposition d’une pensée dominante, qui relèverait toujours d’une idéologie de l’intérêt > idéologie qui produit le champ de l’intéressant et qui est le produit d’intérêts qu’il s’agit d’imposer.

Cf la discrimination philosophique et médiatique mise en évidence par Nizan et Halimi :

« Mais il se peut encore qu’elle [la philosophie bourgeoise] évite à dessein et non plus seulement par ignorance et pauvreté d’information de faire entrer en jeu ces questions difficiles. Il se peut qu’elle redoute d’être emportée vers des eaux dangereuses et préfère le calme à l’exercice le plus éminent de la pensée. Elle a une certaine timidité. Elle n’ose pas aller là où sont posés des problèmes capables finalement de la menacer. (…) Quiconque veut penser aujourd’hui humainement pensera dangereusement : car toute pensée humaine met en cause l’ordre tout entier qui pèse sur nos vies. La pensée bourgeoise, la philosophie bourgeoise sont donc condamnées à éviter les problèmes concrets, parce qu’ils sont inquiétants, tout en affirmant qu’elles sont capables de les résoudre, parce qu’il est nécessaire qu’elles inspirent la foi. Il se pourrait en effet que les philosophes s’abstinssent d’aborder les sujets dangereux en les jugeant irréductibles, réfractaire au maniement par la pensée, qu’ils fussent forcés d’admettre la fatalité des malheurs qui atteignent les hommes et posent problème.» Nizan, Cdg p77-78

« Mort de Lady Diana en 1997, éclipse de soleil en 1999, « Loft story » en 2001 : chaque fois que, presque unanimes, les médias matraquent un sujet sans autre conséquence qu’une augmentation escomptée de leur diffusion, ils se prévalent de la demande du public, de l’intérêt du consommateur. C’est d’abord oublier que la mission du journaliste consiste à rendre intéressant ce qui est important, pas important ce qui est intéressant. (…) Peut-être ce serait-on intéressé à d’autres sujets si on leur avait consacré autant de temps et de moyens qu’à ces faits divers là. Car comment peut-on se soucier de ce qui advient en Colombie, au Zimbabwe ou au Timor-Oriental quand on ignore l’existence de ces pays ?» Halimi, Ncdg p76-78

* Réflexion sur l’idéologie et le consensus = équivocité qui polarise le caractère politiquement performatif de l’intérêt, qui sature le champ idéologique comme cause et comme effet.
La thèse que l’on peut abstraire de la critique de Nizan et des analyses d’Halimi est donc la suivante : ce sont les intérêts qui déterminent la norme de l’intérêt, de ce qui doit être intéressant, de ce qui sera rendu intéressant et de ceux que l’on tâchera d’intéresser. Càd que ce sont les rapports de forces produits par les jeux d’intérêts qui vont fabriquer et imposer une idéologie normative qui tracera la ligne de démarcation entre l’intéressant et l’inintéressant, qui discriminera les objets mêmes de l’intérêt afin qu’ils recoupent le champ d’intérêts propre aux dominants. Homogénéisation de l’intéressant au service des intérêts d’un groupe. Non plus deux classes d’intérêts qui s’affrontent, mais un champ unifié d’intérêts, les mêmes pour tous en droit, beaucoup plus profitable à certains que d’autres en fait. CF Lordon : tout comme l’instrumentalisation du désir conduisait à naturaliser le fait que certains désirent moins de choses et moins intensément, de même l’instrumentalisation de l’intérêt via l’imposition de ce qui doit être intéressant conduit à normaliser le fait que, alors que le champ d’intérêts est censé être le même pour tous, certains y aient plus intérêt que d’autres, que certains retirent plus de profit et d’autres moins de ce à quoi ils sont également intéressés.
* **CSQ : Le partage des eaux entre oppresseurs et opprimés. Situation, division du monde et parti pris.**

La conséquence de ces jeux d’intérêts et de la discrimination que met en œuvre l’idéologie dominante qui en est le produit est double :

* Sur le plan théorique et médiatique d’abord, elle implique une frontière nette entre la pensée dominante qui est celle des dominants, et ce qui serait la pensée marginale des dominés – ce qu’on s’emploie à empêcher les dominés de penser et les dominés comme objet de pensée/représentation, génitif subjectif et objectif - reléguée dans la sphère de l’impensé et de la non-pensée, de l’impensé car relevant de la non-pensée.

« Mais il n’est plus l’heure pour personne de cacher le vrai jeu joué. Il est l’heure de dire simplement qu’il y a une philosophie des oppresseurs et une philosophie des opprimés, sans aucune ressemblance réelle, bien qu’on les puisse toutes deux nommer philosophie. (…) Derechef, c’est que les philosophes ont pour envers des hommes : les uns possèdent donc des motifs de sentir que le monde est confortable, les autres n’arrivent point à s’y accoutumer. Les premiers se conforment au monde et ne voient point de raisons de le changer, ils n’aiment point les seconds qui n’acceptent point le monde comme il va et veulent le changer. C’est pourquoi M. Brunschvicg n’aime pas Marx. » Nizan, Cdg

« Révérence face au pouvoir, prudence devant l’argent (…). Tout un appareillage idéologique conforte la puissance de ceux qui déjà détiennent autorité et richesse. La somme des sujets tenus à distance et des non-sujets matraqués en permanence étend le royaume de la pensée conforme. » Halimi, Ncdg p73

* Sur le plan pratique ensuite, elle implique l’incarnation de cette frontière au sein d’une praxis politique qui légitime une division entre dominants et dominés. La distinctions faite par Halimi entre les sujets tenus à distance et les non-sujets qui saturent le champ médiatique conduit au retournement de cette distinction si l’on envisage non plus le contenu de l’idéologie dominante, mais ce pour qui elle est produite, ceux à qui elle est imposée = la fabrication d’une pensée conforme qui fait de non-sujest en droit les seuls sujets de fait, en étant dissolvante relativement à la potentialité même d’une critique politique et d’une hétérodoxie, amène finalement au point où certains sujets (au sens non plus de thèses mais d’individus) politiques sont plus sujets que d’autres, et plus politiques aussi.

Une fois cette division radicale posée (que l’on formulera avec Nizan de la manière suivante : « il existe des oppresseurs et des opprimés. Et des gens qui profitent de l’oppression et d’autres qui ne sont pas tranquilles lorsqu’ils savent qu’elle existe. ») = concept de situation. Immanence à un champ saturés par les intérêts et les rapports de forces et de pouvoir, d’où nécessité du parti pris > nécessité qui n’est pas de l’ordre d’un impératif moral, ni même politique, mais d’une impossibilité empirique de faire autrement dans la mesure où il n’y a que deux camps et où, à moins de ne pas exister, il faut bien être quelque part. Nous somme situés, « temporels jusqu’aux os », faisons nos jeux. Or, ce que montrent Nizan et Halimi, c’est que toujours les professionnels de la pensée et de l’information sont ceux qui produisent, imposent et entretiennent la pensée dominante, les chiens de garde de la conformité idéologique. A cet égard, le propos de Nizan a des accents qui ne manquent pas d’évoquer pour nous le rôle actuel des médias :

« Que font ici les penseurs de métier au milieu de ces ébranlements ? Ils gardent encore leur silence. Ils n’avertissent pas. Ils ne dénoncent pas. Ils ne sont pas transformés. Ils ne sont pas retournés. L’écart entre leur pensée et l’univers en proie aux catastrophes grandit chaque semaine, chaque jour, et ils ne sont pas alertés. Et ils n’alertent pas. (…) Ils restent du même côté de la barrière. » Cdg, p138

Ex du référendum de 2005 sur le traité constitutionnel européen (« les cabris du oui » Halimi).
Ex J.P. Pernaut : « Le 13h est le journal des Français, qui s’adresse en priorité aux Français et qui donne de l’information en priorité française. Vous voulez des nouvelles sur le Venezuela ? Regardez la chaîne vénézuélienne. Sur le Soudan ? Regardez les chaînes africaines. »
Ex P. Le Lay / émission de TV réalité : « ce que nous vendons à coca-cola c’est du temps de cerveau humain disponible. »

Et c’est bien l’argent qui fait que de la nécessité pour ceux que Nizan appelaient les « professionnels de la pensée » et qui sont aujourd’hui plus largement les professionnels de l’information – et en cela professionnels de la pensée, car s’ils pensent peu, ils produisent la pensée, pensée non-pensante, justement – d’être situé d’un côté de la barrière, on est conduit à l’évidence du fait qu’ils sont situés nécessairement du mauvais côté de la barrière. Celui qui les tient en laisse. C’est ce qu’Halimi formule en disant qu’ils sont « pris en étau entre l’intérêt du propriétaire et celui de l’information ». Et c’est l’intérêt du propriétaire qui gagne. Car, effet :

« l’information est bien devenue un produit comme un autre, achetable et destiné à être vendu, profitable ou couteux, condamné sitôt qu’il cesse de rapporter. (…) Tant de stages, tant de précarité, tant de CDD pour en arriver là : on se rêvait l’héritier de Bob Woodward, on est le tâcheron de Martin Bouygues. » Halimi, Ncdg p15

C’est la marchandisation de l’information qui asservit le contre-pouvoir au pouvoir, qui aliène la critique en conformisme. Et c’est ici que l’on retrouve Nizan et ses philosophes bourgeois, même si l’argent joue ici le rôle de fin du parti pris contre les hommes, pour parler comme Nizan, là où il était la cause de ce même parti-pris chez les philosophes bourgeois des années 30 : c’est parce que Brunschvicg et Lalande sont des bourgeois qui n’ont pas – et n’ont pas eu – faim ni froid qu’ils se payent le luxe de l’abstention et confortent ainsi le système établi, cautionnent la pensée dominante qui ignorent le réel et les problèmes humains, trop humains (signe de ce que Lénine appelait « l’appartenance au parti des repas, au parti des gouvernants, au parti des exploiteurs ») ; c’est parce que les intellectuels médiatiques et les différents chiens de garde du journalisme veulent ou ont voulu être des bourgeois que, dans le cadre de cette financiarisation et commercialisation de l’information et de la pensée, ils ont abdiqué leur pouvoir critique. Qui voudrait payer pour se voir critiqué ? Qui accepterait de se voir mis en cause chez soi ?

« Le « contre-pouvoir » s’est assoupi avant de se retourner contre ceux qu’il devait servir. Pour servir ceux qu’il devait surveiller. » Halimi, Ncdg

De l’argent comme condition d’une abstention qui est déjà du côté de la domination à l’argent comme possession qui détermine une prise de position conformiste et normative.

- **Le mythe du désintéressement et de l’indépendance critique**

Jeux d’intérêt, d’argent et de pouvoir, donc. Oui, mais qui ne s’avouent pas comme tel. C’est là le ressort fondamental de cette hégémonie de la pensée des dominants comme pensée dominante : ne pas s’avouer comme la pensée des dominants sans quoi la mystification prendrait fin et avec elle, le consensus, qui est produit précisément dans la mesure où l’idéologie ne se donne pas comme telle, où l’adhésion au néolibéralisme par exemple n’est pas présentée comme un donné mais comme l’achèvement d’un processus critique au terme duquel il s’impose rationnellement et pratiquement, choisi car légitime donc. La règle du jeu consiste ainsi à ne pas dire qu’on joue, à masquer les rapports de pouvoir et de domination qui produisent la pensée dominante comme instrument de domination et de normalisation conformiste.

Idéalisme // objectivité des médias > s’identifie à terme à la bourgeoisie et au capitalisme ; dans tous les cas, ne pas sortir du système qui sert de cadre à la pensée, et ne pas heurter le pouvoir – tout en revendiquant une abstraction critique relativement à ces questions (pas de prise de position ou une position choisie et non déterminée).

« Parler d’argent est toutefois jugé indélicat, le mettre en rapport avec le travail fourni paraît inconvenant, chercher un lien possible entre un niveau de revenus et un stock d’idées relèverait de l’attaque personnelle. » Halimi Ncdg, p97

Illusion. Assumer l’immanence des idées et des idéologies à la réalité temporelle, actuelle.

« Toute philosophie cherche à établir et à justifier des vérités spirituelles conformes à certain types d’existence temporelle, elle les exhibe méthodiquement au moyen de raisonnements et de concepts. (…) La nature de la philosophie, comme de toute autre activité humaine, est au vrai de servir les personnes et leurs intérêts. En apparence les philosophes peuvent paraître purs de tout intérêt temporel, ils peuvent paraître des arbitres appuyés sur des sentences éternelles et non des partisans : mais les plus immobiles des masques n’imitent pas longtemps un désintéressement inhumains. Les philosophes finissent toujours par laisser surgir les hommes qui les hantent. » Nizan, Cdg p58-59

 « Mais cette fidélité à la cléricature, cette fidélité aux choses éternelles est aussi un parti. Elle est justement le parti de la trahison par excellence, de la trahison qui ne sera pas pardonnée. La trahison qui abandonne les hommes à toutes les forces exercées contre eux. » Nizan, Cdg p150

Ex révélateur : DSK sur TF1, Ncdg p81 > présenté comme un contre-pouvoir critique, mais le jeu des intérêts et le poids de la pensée dominante conduit en réalité à un rétrécissement du champ même du questionnable, de la manière même de poser les questions – et donc de ce qu’il est possible de mettre en question – qui est révélateur de la dissolution critique à l’œuvre.

\*

**III.**

**Orthodoxie et consensus :**

**le devenir-monde du système et l’hypostase de l’idéologie des dominants**

* Versant strictement théorique, gnoséologique, du dogme du désintéressement : le mythe de la vérité qui donne sa force à la pensée dominante en termes de structures mentales et a des effets de pouvoir et de domination fondamentaux dans la mesure où elle induit un rapport au monde tout entier polarisé par la représentation qui est celle des dominants.
* **La représentation du monde comme enjeu de pouvoir : « donner une image lisse du monde » (PPDA)**

Ce sont au premier chef les réquisits théoriques de l’idéologie consensuelle qu’il s’agit de mettre en question, en ce qu’ils sont à la fois déterminants de la forme et des effets de cette pensée dominante, et symptomatiques du rapport au réel, à la praxis, qui est inhérent. Hypothèse : c’est l‘écart par rapport au réel social et politique, la fuite, l’évitement par l’abstraction idéelle ou le divertissement anecdotique qui joue le rôle de substrat théorique de cette domination qui passe par la systématisation et l’universalisation du point de vue des dominants sur le monde. La philosophie bourgeoise évite le concret et lui préfère l’idéalité des idées / les médias préfèrent le fait divers ou l’anecdote à l’événement et à l’information réelle. Dans les deux cas : creuser l’écart avec la réalité sociale, donner à voir une image déformante et non-informée du monde, à des fins idéologiques ; lisser le réel. Dépolitisation radicalement politique dans son geste même.

« L’oubli du monde est idéologie puisqu’il construit un autre monde. Le « fait divers qui fait diversion » est idéologie puisqu’il attire l’attention sur l’anodin et la détourne du reste. » Halimi, Ncdg p75

« De même la misère disparaît devant les idées de la misère. La vie devant les idées de la vie. Ce n’est pas vainement que le jury d’agrégation ne pose aux candidats philosophes que des questions sur des Idées. L’Idée de vérité. L’Idée de réalité. L’Idée de justice. L’Idée de progrès. L’Idée d’Etat. Ne faut-il pas s’assurer que ces maîtres futurs des adolescents sont propres à remplir leurs devoirs de montreurs d’ombres ? » Nizan, Cdg

« De nos jours, les simulateurs disposent d’une maquilleuse et d’un micro plus souvent que d’une chaire. Metteurs en scène des réalités sociales et politiques, intérieures et extérieures, ils les déforment tout à tour. Ils servent les intérêts des maîtres du monde. Ils sont les nouveaux chiens de garde. » Halimi, Ncdg

= les producteurs de la pensée dominante, du consensus, sont au fond les montreurs de marionnettes de la caverne platonicienne, qu’elle soit une salle de la Sorbonne ou un plateau télé. Retournement du paradigme qui fait que ceux qui se donnent comme les agents de la pensée critique s’avèrent être les fabricants de la doxa. Le consensus est une mise en scène et il est toujours doxique, au sens où son contenu n’est rien d’autre qu’une doxa universalisée (illégitimement), mais aussi au sens où l’idée même de consensus ne fait sens que dans le cadre d’une pensée doxique qui est déjà produite par une certaine volonté de construire une réalité sociale lisse et homogène.

* *Cf « L’opinion publique n’existe pas », Bourdieu et les sondages d’opinion*
* **Hypostase de l’arbitraire : de l’idéologie à la vérité, de la critique au « c’est ainsi »**

Pensée unique =

« Pensée molle ou pensée dure, jamais pensée forte ou généreuse, elle est d’autant plus pesante que comme les pires orthodoxies, elle ne se prétend pas doctrine. A l’instar des lois physiques, climatiques et biologiques, elle se proclame vérité. » Halimi, Ncdg p79

Geste qui est doublement mystificateur dès son origine. Violence symbolique sans cesse recommencée qui consiste à tromper sur la nature même du discours tenu et à transformer l’image même du monde, en déformant au lieu d’informer – déformation qui procède par restriction du champ des possible et par suite du champ même du réel.

C’est contre cette métamorphose de la doctrine en vérité, contre cette restriction de la pluralité des conceptions à l’unicité de la vérité que s’élève Nizan – tant par la teneur de sa critique que par sa pratique philosophique elle-même. Cf Cdg, p87.

= Dans cette perspective, double faute de l’opinion publique construite par les médias : prendre le parti des possédants, se faire instrument de domination, mais aussi donner ce parti comme le seul parti possible – et non en le légitimant idéologiquement mais en le présentant comme le seul parti réel > non pas « c’est mieux ainsi », mais « c’est ainsi ».

* Véritable métaphysique philosophique et médiatique qui sous-tend toute pensée consensuelle en ce qu’elle relève toujours d’un geste idéalisant car universalisant, qui hypostasie la diversité du réel en la subsumant sous un point de vue particulier généralisé
* **Image du monde et image-monde = la question du champ des possibles et le devenir-monde d’une illusion.**

Conséquence logique : cette métaphysique théorique et médiatique qui sous-tend la pensée consensuelle conduit à penser une portée quasi cosmologique de l’idéologie dominante, qui façonne une image du monde qui tend à se faire proprement monde, et donc à naturaliser la mondanéisation de l’inégalité, de la division entre dominants et dominés, et de la concentration du pouvoir de rendre raison du monde dans les mains de ceux qui ont les moyens de s’exprimer et de donner les cadres à partir desquels seulement les autres pourront essayer de s’exprimer, voire même penser ce au sujet de quoi il s’agira de s’exprimer :

« La forme de leur raison, la forme même de leur société ne saurait être remise en question : toute la hardiesse de leur philosophie consista à identifier la société humaines, toutes les sociétés humaines possible, avec la société bourgeoise, la raison humaine, toutes les raisons humaines possibles avec la raison bourgeoise. » Nizan, Cdg p73

Cf *La Nouvelle raison du monde* de Dardot et Laval : thèse du capital-monde.

Et pourtant, ce carcan idéologique consensuel ne manque pas, parfois, de craquer. Précisément parce que cette hypostase qu’est la pensée dominante ne résiste pas à l’épreuve du réel et est donc in fine mise en échec par les faits. C’est ce qu’Halimi formule ainsi :

« La vie sociale résiste à l’écran. Elle informe davantage que « l’information » sur les mécanismes du pouvoir et sur l’urgence des refus. Les grèves de novembre-décembre 1995 et, dix ans plus tard, la campagne du référendum européen en ont fourni d’éclatants rappels. » Ncdg p143

\*

« Mais face à ce que Paul Nizan appelait « les concepts dociles que rangent les caissiers soigneux de la pensée bourgeoise », la lucidité est une forme de résistance. » Halimi, Ncdg

* Critique de la pensée consensuelle comme un construit politique et idéologique, théoriquement non légitime car reposant sur une universalisation abusive = déjà une brèche dans l’uniformité de cette pensée dominante comme pensée des dominants qui n’épuise pas le champ des possibles, ni celui du réel. Possibilité de penser autrement et à partir d’autre chose, puisque ce qui semblait dessiner les cadres du questionnable peut être mis en question.

Et cet horizon de la résistance par la lucidité, c’est celui que formule Nizan à la fin des Cdg : « Plus personne à tromper. Plus personne à séduire. Des coups à recevoir et des coups à porter. »